

Impasses d'une réflexion

Pierre Karch

Volume 18, Number 2 (53), Winter 1993

Francine Noël

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201032ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201032ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Karch, P. (1993). Impasses d'une réflexion. *Voix et Images*, 18(2), 387–390.
<https://doi.org/10.7202/201032ar>

Impasses d'une réflexion

Pierre Karch, Université York

Dans *Le Recueil de nouvelles*¹, Jean-Pierre Boucher se propose de faire ce que personne n'avait fait avant lui, «[...] la critique francophone s'[étant] jusqu'ici désintéressée de la composition du recueil, comme si la nouvelle était un météorite dans le vide sidéral» (p. 10). Donc «presque tout ici est à faire. Beaucoup de tâtonnements seront sans doute nécessaires avant de voir un peu clair dans les relations qu'entretiennent entre elles, et avec l'ensemble, les nouvelles d'un recueil» (p. 10). Le lecteur, quoique prévenu, peut difficilement s'attendre à autant de tâtonnements avant d'arriver à des résultats aussi minces qu'informes.

Ce qui rend ardue la lecture de ce recueil de textes, la plupart parus «précédemment en revue» (p. 22), ce ne sont pas tant le vocabulaire technique des spécialistes (par exemple, «axe syntagmatique», «axe paradigmatique» [p. 14]) ou les tournures de phrases qui apparentent ces études littéraires aux scientifiques (exemple: «Le nombre de permutations de "n" objets est égal à "n!" soit la factorielle de "n", qui est le produit des nombres entiers inférieurs ou égaux à un nombre donné» [p. 17]), que la quantité de citations tirées des nouvelles étudiées qu'il faut connaître sur le bout de ses doigts pour suivre la critique dans le dédale qu'il invente à mesure qu'il l'emprunte, puisqu'il est le premier à étudier les «recueils-ensembles» de nouvelles. Cela fait qu'il y a plus de guillemets dans ce livre que tout autre signé de ponctuation. Et pourtant jamais ne me suis-je senti si éloigné des nouvelles que j'ai autrefois lues et aimées, et que je retrouve découpées en morceaux de puzzle, chacun ayant perdu la voix de l'auteur qui les avait créés. Les derniers paragraphes de chaque chapitre, plus personnels, donnent fort heureusement un peu de cohérence au fouillis qui les précède.

Si le livre de Jean-Pierre Boucher est savant par certains côtés, il paraît s'adresser, par d'autres, à un public qui ne connaît rien du récit bref. Je pense, en particulier, à la bibliographie qui, à cause de son parti pris pour la nouvelle «classique», n'offre que bien peu d'intérêt à quiconque voudrait se mettre au courant de la littérature qui se fait, celle qu'illustrent Anne Dandurand, Diane-Monique Daviau, Claire Dé, Daniel Gagnon, Robert Gurik et tant d'autres. Mais je pense aussi à certaines introductions de chapitre, comme celui consacré à *La Route d'Altamont*, que je qualifie de «remplissage», puisqu'il ne s'y trouve rien de plus que ce qu'on peut lire dans n'importe quelle histoire de la littérature québécoise, donc rien qui ne s'élève au-dessus de l'élémentaire.

Là où il innove, Boucher avance des thèses fort douteuses. Je relève celle-ci, à titre d'exemple :

Gabrielle Roy a trouvé dans le recueil son genre de prédilection. [...] Cela tient sans doute [...] aux possibilités qu'offre le recueil de rendre compte des limites, voire de l'impossibilité ou du refus d'une vision du monde unifiée, synthétique (p. 39-40).

Puisque cela entre en contradiction avec l'idée répandue qu'on se fait de la romancière qui a aussi écrit des nouvelles et qui doit sa célébrité à *Bonheur d'occasion*, il aurait fallu développer, prouver. Si les recueils de nouvelles des romanciers ne renferment pas une «vision du monde unifiée», c'est peut-être que cette vision, on peut très bien la trouver dans leurs romans et qu'il n'y a aucune raison de répéter, dans les nouvelles, ce qui a été dit ailleurs. Il ne suffit pas de voir les relations d'une nouvelle avec les autres d'un même recueil. Il faut aussi tenir compte de l'ensemble de l'œuvre de l'auteur et placer ce recueil dans cet ensemble.

L'ensemble peut déborder l'œuvre de l'auteur pour embrasser les œuvres d'autres auteurs qui auraient pu l'influencer. C'est ce qu'a bien compris l'essayiste qui dit : «Le recueil de Madeleine Ferron annonce tant le sujet que la construction de l'œuvre qu'il chapeaute. Il évoque tout d'abord deux intertextes historiques. Le premier tient au best-seller de Jeanne Bourin, *La Chambre des dames*, auquel *Le Chemin des dames* fait inévitablement penser pour un lecteur d'aujourd'hui» (p. 91). L'ennui ici, c'est que les dates ne concordent pas. Voulant montrer qu'il a tout lu, Boucher mêle les cartes, en situant un livre de Madeleine Ferron par rapport à un livre paru deux ans plus tard. Or, on ne peut parler d'intertextualité si le texte à l'étude précède celui duquel on le rapproche. Si tout peut être intertextuel, pourquoi ne pas rapprocher *Le Chemin des dames* des *Chemins de la liberté* (Sartre), du *Chemin Taché* (Thério), du *Chemin des écoliers* (Aymé) ou d'*Au*

bonheur des dames (Zola)? Il est toujours plaisant de parler de ses lectures, mais cela ne sert pas toujours son propos.

Encore faut-il en avoir un et le bien définir, ce que n'arrive pas à faire Boucher, qui s'égaré comme un touriste, c'est-à-dire sans s'inquiéter. Un exemple? Le voici. Je le prends dans la section intitulée «Recueil et titre original», au début du chapitre sur *Ces enfants de ma vie*: «Publié à la fin de sa vie, *Ces enfants de ma vie* est l'un des recueils les plus achevés de Gabrielle Roy» (p. 103). Que vient faire ce jugement de valeur dans la phrase d'introduction d'une étude qui se prétend objective et dont l'objet ne porte pas sur la valeur de l'œuvre, mais sur son titre? Suivent des considérations intéressantes sur l'itinéraire du recueil (qui est peut-être un «roman» [p. 103]) mais qui ont bien peu à voir avec le sujet à l'étude. Ces digressions, ainsi que les résumés de lecture qui suivent, éloignent le lecteur de la route annoncée. Celui-ci, qui poursuit le chemin qu'on lui impose, cherche à droite et à gauche le titre qu'il retrouve dans les derniers paragraphes, qui servent, ici comme ailleurs, moins de conclusion que de rappel du sujet.

Car le sujet annoncé au début de chaque partie, on le perd de vue très tôt à l'intérieur de chaque chapitre des quatre parties du recueil. Quand Boucher dit, par exemple, à la deuxième page de son développement qui doit porter sur le narrateur d'*Avant le chaos*, «Ille mouvement est en effet au centre d'*Avant le chaos*» (p. 118), je m'en inquiète. C'est que le fil d'Ariane vient encore une fois de lui tomber des mains et, ne le retrouvant pas, il passe du point de vue de la narration à l'étude du mouvement. Comme on peut le voir, Grégor n'est pas le seul à bifurquer «rapidement vers d'autres histoires» (p. 124). Mais ce qui fait les délices de la conversation de l'un, crée des obstacles à la compréhension de l'autre, que le lecteur a beaucoup de mal à suivre sur deux voies à la fois, dont l'une paraît être d'échappement. Peu étonnant si à la fin, on dévie sur cette conclusion fort discutable qui n'a rien à voir, ni avec le point de vue de la narration, ni avec la question du mouvement: «Pourquoi *Avant le chaos* nous touche-t-il aujourd'hui davantage que *Bonheur d'occasion*, roman publié pourtant la même année» (p. 129)?

Jean-Pierre Boucher retrouve son équilibre dans le chapitre qu'il consacre à Jacques Ferron, le plus fort, le mieux structuré et le plus révélateur. On pouvait s'y attendre de celui qui nous a donné, en 1973, la brillante étude *Jacques Ferron au pays des amélanchiers*². Cet équilibre, il l'aurait peut-être conservé dans son étude sur *La Scoutine* si, plutôt que de simplement réimprimer sa première version, il l'avait

rajeunie en tenant compte de deux articles sur le roman de Laberge parus depuis dans *Solitude rompue*³. Chose certaine, il le perd une dernière fois dans la conclusion où il fait une véritable chute.

Comme bien des chapitres ont peu à voir avec le titre qu'ils portent, la conclusion de ce livre, qui est davantage un rapaillage qu'un recueil-ensemble, est aussi fort éloignée des propos du critique qui finit par donner des conseils comme le ferait un vieillard :

Nos jeunes nouvellistes trouveront certainement une inspiration à la lecture de leurs prédécesseurs. Si, par exemple, les intéresse le sujet inépuisable des relations amoureuses, ils ne perdront pas leur temps en allant voir du côté de Claire Martin. Mais il ne faut pas craindre non plus de se comparer à ce qui s'est fait ailleurs (p. 202).

Ce que j'ai voulu exprimer, dans les lignes qui précèdent, c'est ma « méfiance à l'endroit des critiques » (p. 202) qui se laissent emporter par la magie verbale alors que le « champ » (p. 202) qu'ils ont à labourer a besoin d'instruments plus justes et plus précis que ceux qu'utilise Jean-Pierre Boucher. En d'autres mots, puisqu'il ne faut pas craindre de comparer avec ce qui s'est fait ailleurs, la nouvelle comme genre littéraire au Québec attend toujours le critique qui fera pour elle ce que Michel Lord a fait pour le conte fantastique.

-
1. Jean-Pierre Boucher, *Le Recueil de nouvelles: études sur un genre littéraire dit mineur*, Montréal, Fides, 1992, 217 p.
 2. *Id.*, *Jacques Ferron au pays des amélanchiers*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. «Lignes québécoises», 1973.
 3. CLOUTIER-WOJCIECHOWSKA, Cécile et Réjean ROBIDOUX (directeurs), *Solitude rompue*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1986.